

Lucienne VINCENT

AU ROYAUME

D'ALADIN

Poèmes

Prix Régional 1987

ART et POESIE

Lucienne VINCENT

Au Royaume d'ALADIN

Poèmes

Prix Régional 1987

ART et POÉSIE

Lucienne VINCENT

**AU ROYAUME
D'ALADIN**

Poèmes

Prix Régional 1987

ART et POESIE

L'APPEL DU PAYS

Dès les premiers beaux jours, dans un élan vital,
Lorsque, dans les buissons, l'or du soleil pétille,
Et que, dans les ruisseaux, l'eau plus vive, scintille,
Il faut, qu'à toi, je vienne, ô mon pays natal !

Fidèle, tu me rends, les matins de cristal,
Le seuil, que le jasmin couvre de sa mantille,
Où tourne, pour me plaire, une ronde gentille,
Unissant les amis dans un accord total !

A ton appel, j'accours, ô terre bien-aimée !
Un port connu m'accueille et la ville animée
M'absorbe dans sa vague aux remous chaleureux !

A moi les longs parcours, les tendres flâneries,
Par les chemins empreints de souvenirs heureux,
Où s'éveille à loisir, l'écho des voix chéries !

A LA FONTAINE

(Rondel)

L'eau vive coule à la fontaine
Où se mire un ciel enchanté !
D'un doux bonheur, toujours hanté,
Ce lieu redit la paix certaine !

Un papillon, de son antenne,
Effleure un champ d'éternité !
L'eau vive coule à la fontaine
Où se mire un ciel enchanté !

Mon cœur l'entend, proche ou lointaine :
Elle possède, hiver, été,
La même voix de vérité,
Pour la candeur samaritaine !

L'eau vive coule à la fontaine.

OH ! LE BONHEUR...

(Rondeau)

Oh ! le bonheur, dans le jardin,
Où se ternit l'or citadin,
Où, par faveur, une hirondelle,
Ouvre, chaque an, son nid modèle,
Avec un art de baladin !

Revient le soir incarnadin !
Tout près du ciel, sur son gradin,
Toujours est là, le banc fidèle !
Oh ! le bonheur...

Alors, arrive un paladin :
Le doux propos fuse, anodin !
Bientôt, se clôt la citadelle !
Un oiseau passe à tire-d'aile,
Avec la lampe d'Aladin !
Oh ! le bonheur...

UNE ÈRE DE BONHEUR

(Terza-Rima)

Elles sont enfin là, les chères hirondelles !
Ivres de grand soleil, elles font mille tours,
Afin de retrouver les demeures fidèles !

Ebranlé par le chœur des sonores bonjours,
L'espace tout entier frémit d'ombres légères,
Au-dessus des maisons, des jardins et des cours !

De la belle saison, joyeuses messagères,
Elles disent pour tous, que leurs cris véhéments
Ne sont pas, c'est certain, promesses passagères !

Elles ont, d'un seul vol, sur des souffles cléments,
Abordé sans péril, aux rives printanières,
Où, pour les accueillir, s'ouvrent des nids charmants !

Dans les chemins tendus de neigeuses bannières,
Elles frôlent, par jeu, le front du promeneur,
S'ébattent près des toits, bavardent sans manières !

Voici que recommence une ère de bonheur !

LE JASMIN DE LA MAISON MATERNELLE

(Pantoum)

Voici le seuil qu'un ange effleure de son aile !
Un silence éthéré stagne dans le chemin !
D'un souffle, un bref instant, s'agite la tonnelle !
Aux cieus, monte, léger, le parfum du jasmin !

Un silence éthéré stagne dans le chemin !
Attentive se fait la maison maternelle !
Aux cieus, monte, léger, le parfum du jasmin !
Les effluves grisants voguent dans la venelle !

Attentive se fait la maison maternelle !
Au long du toit, s'attarde un reflet de carmin !
Les effluves grisants voguent dans la venelle !
Un encens pur éclôt d'une invisible main !

Au long du toit, s'attarde un reflet de carmin !
Entre ces murs, jaillit la source originelle !
Un encens pur éclôt d'une invisible main !
Le soir frémit d'un air de vive ritournelle !

Entre ces murs, jaillit la source originelle !
Au bord du bassin danse une touffe d'ormin !
Le soir frémit d'un air de vive ritournelle !
Au passé, va s'unir le joyeux lendemain !

Au bord du bassin danse une touffe d'ormin !
Dans le miroir de l'eau passe l'âme éternelle !
Au passé, va s'unir le joyeux lendemain !
Voici le seuil qu'un ange effleure de son aile !

DES CLOCHERS ET DES MINARETS...

(Triolet)

Entends les mots de la prière,
Eparpillés de par les cieux !
Hors de la tour sans meurtrière,
Entends les mots de la prière !
Au-dessus de toute barrière,
Arrivera l'or en tous lieux !
Entends les mots de la prière,
Eparpillés de par les cieux !

Trois fois par jour, vole à Marie,
Un Angélus hors du clocher !
Le souffle éclos sur la prairie,
Trois fois par jour, vole à Marie !
Le moissonneur s'incline et prie !
Le miel à flots, sort du rucher !
Trois fois par jour, vole à Marie,
Un Angélus hors du clocher !

Ecoute bien, prie en silence !
Ose lever les yeux vers Dieu !
Du minaret, la voix s'élançe !
Ecoute bien, prie en silence !
La cloche sonne et se balance,
En son église, en tout franc lieu !
Ecoute bien, prie en silence !
Ose lever les yeux vers Dieu !

JUSQU'À LA CLAIRE SOURCE...

Dans le soir embaumé de musc et de jasmin,
Le long des jardins clos sur d'indicibles rêves,
Afin de regagner de merveilleuses grèves,
A pas légers, tu suis un fidèle chemin !

Dans le feuillage ému, le murmure qui glisse,
Apporte l'écho pur d'inoubliables voix !
Le présent se revêt des couleurs d'autrefois,
Pour happer le bonheur sous le grand ciel complice !

Entre les buissons verts, s'étirent des pâleurs !
Les murs blancs des maisons libèrent des fantômes :
Un message éthéré fusant parmi les dômes,
Emporte au firmament, le doux parfum des fleurs !

Dans le parc enchanté, flotte une âme ingénue :
Enfant, te revoilà dans le séjour aimé !
Retiens avec ferveur, en ton être charmé,
Le tendre appel qu'émet la demeure connue !

A pas légers, tu suis le fidèle chemin,
Qui remonte le temps jusqu'à la claire source
Où viendra s'engloutir une exaltante course,
En un soir embaumé de musc et de jasmin !

POUR RETROUVER L'ENFANT

A pleins poumons, je bois, l'air pur de mon village !
Un murmure précis s'élève des palmiers,
Vers l'azur inchangé du ciel des jours premiers,
Tandis que, sous mon pas, complice est le dallage !

Avec le soir qui vient, plus nets sont les contours :
A mon regard plus clair, voici réapparues,
La place aux bancs rêveurs, les maisons et les rues !
A moi, sont redonnés les jardins et les cours !

A plein cœur, je reçois l'ample et fidèle image !
Un parfum reconnu, miraculeux baiser,
Sur ma lèvre entr'ouverte, est venu se poser !
Du peuple des oiseaux, s'adoucit le ramage !

Au bout de la ruelle, entre les deux murs nus,
Marche vers moi, l'enfant des joyeuses vacances !
Au seuil d'une demeure aux tendres éloquences,
Ont fusé, pétillants, des secrets ingénus !

Pour apaiser ma soif, d'une façon certaine,
Et retrouver le goût de l'insigne bonheur,
En adressant, tout bas, ma prière au Seigneur,
A deux mains, j'ai bu l'eau de la chère fontaine !

LES SAINTES MESSAGERES

Nombreuses, les voilà, les chères hirondelles
Annonçant le retour de la belle saison,
Retraçant dans l'espace, en toute déraison,
Les signes élégants de paraphes modèles !

Aux corniches des murs, s'ouvrent des nids fidèles,
Où s'éveille le chant d'une tendre oraison,
Tandis que, du jardin, monte l'exhalaison
Des fleurs, que les oiseaux frôlent de grands coups d'ailes !

Un hymne, dans l'azur, s'élève avec ferveur !
Que béni soit le ciel, pour l'insigne faveur
D'avoir conduit au but les saintes messagères !

Inlassablement tourne un bal étourdissant,
Qui clame le bonheur sur des fugues légères,
Autour de la maison dans le soir qui descend !

LA VAILLANTE ZOHRA

La vaillante Zohra demeure à tout jamais,
Dans le superbe album d'une famille heureuse !
Au sein des souvenirs d'une tribu nombreuse,
Elle sera, toujours, chère à ceux qu'elle aimait !

Blanche dans son haïk, toute fine et menuë,
Elle a, soir et matin, longé la grande cour,
Pour donner son travail, dix heures chaque jour,
En fidèle présent, de façon continue !

Elle appartient, c'est sûr, au cadre familial,
Du petit groupe uni, d'un vibrant territoire,
Où, pour tout un chacun, son effort méritoire,
Était source de paix, de confort journalier !

Egale à son pouvoir, elle œuvrait en maîtresse,
Indispensable à tous, pilier d'une maison,
Dans laquelle riait l'éternelle saison
Du tranquille bonheur issu de la tendresse !

Alors que son essaim se trouve dispersé,
Dans l'immense univers, la servante sans faille,
Avance vers le port, tout droit, vaille que vaille,
Entre ses descendants, sur le chemin tracé !

Pour la Mecque, sans peur, elle a fait le voyage !
A l'aise, geste bref, visage boucané,
Sans une ride au front, mais l'œil parfois baigné,
D'un insondable pleur, elle aspire au mouillage !

Elle sait fermement que le ciel doit s'ouvrir
A ceux qui, le cœur pur, se sont aimés sur terre !
Elle qui, noblement, sut servir et se taire,
Attend l'heureux destin que Dieu lui doit offrir !

LA VIEILLE SERVANTE

(Zohra)

Le temps qui change tout, qui transforme l'enfant,
N'a pas touché Zohra, la vivante statue,
La femme du devoir, de linge blanc, vêtue,
Fidèle au bien-fondé d'un labeur triomphant !

Le pas rapide et sûr, œil vif et bonne oreille,
Elle va son chemin, droit vers l'Éternité,
De l'automne à l'hiver, du printemps vers l'été,
Présente à son travail, calme, toujours pareille !

Entre ses doigts d'airain, réside un doux pouvoir !
Agiles sont ses mains pour dénouer l'ouvrage :
Expertes, sans faillir, symboles de courage,
Elles sont l'instrument d'un merveilleux savoir !

Grands et petits, souvent, s'empressent autour d'elle,
Afin de l'écouter parler des jours anciens,
Des êtres bien connus qui sont restés les siens,
Qu'elle garde vivants, selon son cœur modèle !

Apaisante, la voix charme les auditeurs :
Les bambins de jadis, par grâce enchanteresse,
Aux hommes du présent, redonnent la tendresse,
Au gré du flot vibrant des mots incantateurs !

Le temps qui donne à tous, une exacte mesure,
En extrême faveur, sans doute, épargnera
Jusqu'au dernier moment, les traits purs de Zohra,
Car l'Amour garantit des griffes de l'usure !

L'ORANGERAIE

Ivre de sa vigueur, ample, voluptueuse,
Au vif pétilllement de mille feux légers,
Sous des cieux éblouis, la plaine fastueuse
Etale au grand soleil sa toison d'orangers !

Fruits d'or et blanches fleurs éclairent le feuillage !
Unis, les dômes verts des arbres généreux,
D'une mer d'émeraude, enserrent le sillage
Inscrit dans le verger par le long chemin creux !

Vers la plaine aux monts bleus, l'onde vivante coule,
Avec des éclats durs de liquide métal !
L'orangerie, enfin, souple, féline, enroule
Autour d'une cité, son ruban végétal !

Dans l'espace adouci, le bal des hirondelles,
Inlassablement tourne au-dessus des murs blancs !
Au lent déclin du jour, la brise, à grands coups d'ailes,
Epanche le doux parfum, par effluves troublants !

JOUR DE REPOS DANS LA VILLE

La ville met, ce jour, une grâce parfaite
A voir, sur les trottoirs, passer les promeneurs,
Les bras ballants, sans hâte, un tantinet flâneurs,
Guindés, peut-être un peu, dans leurs atours de fête !

Il est bon de choisir un parcours différent
De celui qui s'impose au cours de la semaine !
A quoi bon se presser ? La rue est un domaine
Où le calme, aujourd'hui, permet d'être plus grand !

Nul travail ! nul souci ! que chacun soit son maître
Au fil des heures d'or dans la chère cité !
Que personne, c'est sûr, à tort sollicité,
Dans un commerce vain, n'aille se compromettre !

A nu, s'exposent mieux, les alignements blancs
Des immeubles parés de balcons, de corniches,
Happant le ciel d'azur, immobiles péniches
Où viennent se percher de grands oiseaux tremblants !

Moultures, macarons, sur les façades claires,
Offrent, d'un autre temps, le luxe suranné
Dont le charme subtil ne s'est jamais fané,
Que s'exercent la pluie ou les ardeurs solaires !

En gradins, les côteaux portent les boulevards :
Posant autour du port l'arc d'une immense arène,
Ils captent, par hasard, l'appel d'une sirène,
Entre les arbres verts pleins de moineaux bavards !

Coupoles, minarets, jardins, places publiques,
Attirent tous les pas, fixant le rêve errant
De l'âme qui s'exalte et se livre au courant
D'un souffle d'Eternel issu des temps bibliques !

LE SITE DE TIPAZA

De ce havre de paix, la coupe grande ouverte,
Absorbe tout le bleu de la mer et du ciel,
Exquisement cerné par le sable de miel,
Sur la côte que vêt la forêt toujours verte !

Un oiseau blanc, parfois, trace d'un vol alerte,
Un message divin, sublime, essentiel,
Qui fulgure un instant, vif, espérantiel,
Dans l'insondable azur de la coupole offerte !

Indolente, s'étend, pour un chaste sommeil,
De l'Orient de nacre à l'Occident vermeil,
La ville du passé, dans la clarté mystique !

Immuable témoin du site originel,
Face au large, un massif, un sphinx énigmatique (1)
A l'univers entier, parle de l'Eternel !

(1) Le Massif du Chenoua.

UN PORT ROMAIN D'AFRIQUE

Les vastes quais, navrés de languide paresse,
Espèrent le retour des marchands, des marins !
Vidés de leurs trésors, les abris souterrains,
Reçoivent, de la mer, la fidèle caresse !

Un phare, au bout du cap, nostalgique, se dresse!
Hélas ! plus ne jaillit le cœur des gais refrains,
Sur des bateaux chargés d'huiles, de fruits, de grains !
Une ample nécropole, auprès du port, se presse !

Autour de l'anse, court, un réseau de sentiers :
Parmi les pins géants, les buissons forestiers,
~~Rêvent d'antique murs, éblouissants, dans l'air !~~

épuré
La ville, en promenoir, vers le grand large, avance !
Un ensemble ~~figé~~ de fûts de marbre clair,
Qui subit, du flot bleu, l'éternelle mouvance †
Offre une chaste lyre aux doigts légers de l'air !

(1) TIPAZA

A TIPAZA LA ROMAINE

Incomparable coupe, éblouissant cratère,
Ouvert à larges bords, sur un socle de miel,
Le port désert présente, ô paradis sur terre,
Un infini de bleu, de la mer et du ciel !

Sur le rivage clair, Tipaza la Romaine,
Exalte vers les cieus, sa muette splendeur !
Le flot fidèle, seul, voix de l'ample domaine,
Encense, nuit et jour, sa sereine grandeur !

La souveraine ville, aux grâces radieuses,
En son immense parc, vert en toutes saisons,
De chênes et de pins, de lentisques, d'yeuses,
Abrite maints trésors, parmi les frondaisons !

Le temps, maître écrivain, de sa griffe mutine,
A limé, taraudé, mais les murs sont debouts :
Revêtus par les ans, de l'or de leur pâtime,
Ils voguent sans bouger, sur un rêve très doux !

D'un invisible char, un dieu maintient les rênes,
En cet Eden, offert, en culte, à la beauté !
Les thermes, les villas, le forum, les arènes,
Ont retenu l'esprit de l'antique cité !

Dans la pierre se lit l'histoire millénaire,
Aux frontons orgueilleux des temples hauts dressés,
Sur les arcs jaillissants, témoins de toute une ère,
Authentiques jalons des chemins effacés !

Les colonnes en rangs, cernent la basilique,
Où se trouvent mêlés, pour les regards savants,
Le langage païen, le signe évangélique,
Où, sur le sol dallé, s'épuisent tous les vents !

Le théâtre est béant sur un divin spectacle.
A pas lents, promeneur, gravis tous les gradins !
La scène qui se creuse en profond réceptacle,
Absorbe la liqueur du charme des jardins !

Une sublime voie, impérissable route,
Avance entre des fûts à chapiteaux sculptés,
Vers l'anse de la côte où la vague froufroute,
En racontant, sans fin, les mystères captés !

LES VILLES DU PASSE

Les villes du passé qui dorment sur la grève,
Ou dans le sable chaud des immenses déserts,
N'ont plus que les oiseaux qui traversent les airs,
Pour saisir, au passage, un lambeau de leur rêve !

Au cours de leur histoire, ou très longue, ou très brève,
Au dire des savants, de maints conteurs diserts,
Elles ont dû subir les trombes des geysers,
Les guerres des vivants, puis la mortelle trêve !

Arcs, théâtres, villas, temples abandonnés,
D'une forte présence, encore environnés,
Vers l'abîme des cieus, se dressent, pathétiques !

O muettes cités que dorent les saisons !
Le chant de l'Eternel stagne sous les portiques
Où le silence exalte un faisceau d'oraisons !

LES VILLES DE LA MITIDJA

La route a traversé les villes de la plaine,
A la clarté du jour, aux lampes de la nuit,
Dans la lente torpeur d'une brûlante haleine,
Ou le calme serein de la lune qui luit !

Les petites cités s'alignent, propres, nettes,
Et se ressemblent tant qu'on les confond parfois !
Pour mieux se présenter, les douces maisonnettes,
Hissent, sur les trottoirs, de semblables pavots !

Les façades en blanc, sous de roses toitures,
Ont les mêmes volets, qui s'ouvrent, bienveillants !
Boutiques, magasins, parent leurs devantures,
A l'ancienne façon, de sièges accueillants !

Le tracé régulier des perpendiculaires,
Offre en ordre voulu, ses quartiers aérés !
L'ensemble composé d'ilôts rectangulaires,
Est orné d'arbres verts en cortèges serrés !

Toujours, en plein milieu de l'artère centrale,
Une place, un jardin, peuplés d'oiseaux jaseurs,
Reçoivent, de l'aurore à l'heure vespérale
Autant les gais bambins que les sages causeurs !

RAMADAN

Un mélodique chant, du haut du minaret,
S'envole par les airs, et courbe, vers la terre,
Ensemble, tous les fronts marqués d'un sceau secret
Qu'orne, l'heure de paix, d'un halo de mystère !

Un fin croissant de lune est apparu, ce soir !
Alors a commencé le mois saint du Carême !
A table, ils sont venus, pieusement s'asseoir
Pour le repas journal, dans un plaisir extrême !

Après la courte nuit qui suit l'heureux festin,
Ils vont, le jour entier, tenir sans nourriture,
En retrouvant la paix du tout premier matin,
Quand Dieu, sur l'univers, jeta sa signature !

Un mois durant, le jeûne emportera les cœurs
Du séjour des mortels vers l'idéal domaine
Où, des guerres, des maux, les esprits sont vainqueurs !
Le salutaire effort élève l'âme humaine !

Il n'est plus de péché : l'Ange des Cieux descend :
Pour un bout de chemin sur la route éternelle,
Il marche à petits pas, pour rendre obéissant
Le terrestre exilé qu'il couvre de son aile !

REPAS DE RAMADAN

L'heure tant attendue explose allègrement !
Le chant du Muezzin , haut, dans les airs, s'égrène
En trilles modulés qui tombent dans l'arène
Où la ferveur humaine exalte le moment !

La cour de la maison vibre autour de la table
Où déjà sont offerts, les deux mets rituels,
La datte, le lait cru, généreux gestuels
Par lesquels, le sacré, s'unit au délectable !

Au sol, sur le tapis, les convives serrés,
D'odorante schorba, calment la faim première !
Au moment dit, le lustre arrose de lumière
Un monceau de fruits mûrs et de gâteaux sucrés !

Que grâce soit rendue, au Ciel, pour l'abondance
Accordée en ce jour, aux plus humbles logis !
Sur les visages clairs, sur les fronts assagis,
Dans la paix de la nuit, le bonheur d'être, danse !

Avec le thé brûlant, de menthe, parfumé,
Jaillissent les bons mots, mille plaisanteries !
Les contes vont nourrir de douces rêveries
Pour transporter bien loin, dans un sommeil charmé !

REPAS DE FETE DANS LES HAUTS PLATEAUX ALGERIENS

Le maître de céans, de sa voix chaleureuse,
Accueille les amis, sur le seuil éclairé !
Tous sont les bienvenus : chacun, selon son gré,
Trouve place au salon dans la lumière heureuse !

Eclats de voix, bons mots, rires, propos joyeux,
Fusent, mêlés, confus, sous la voûte vibrante,
Où, d'un commun accord, la troupe itinérante,
Exalte la splendeur enclose dans ces lieux !

Que tombent les burnous en poil de dromadaires :
A découvert, voici les visages connus !
La laine des tapis se fait douce aux pieds nus,
Sous les plafonds parés de l'or des lampadaires !

Autour des guéridons, court le feu du plaisir,
Sur les plateaux brillants, sur la claire vaisselle !
Au fil des gestes vifs, le cristal étincelle !
O coupe ! que ton chant se délivre à loisir !

Dans les divans profonds, total est le bien-être !
Avec aisance, croît le confort fraternel !
Un charme souverain libère, du charnel,
L'esprit dont le pouvoir, tout mystère, pénètre !

Abats d'agneau sur gril et potage onctueux,
Précèdent le méchoui, le gras mouton sur broche,
Au fumet délicat, qui, plus encor, rapproche,
Irrésistible attrait du repas fastueux !

Qu'il est révélateur, le subit coude à coude :
Un silence attentif souligne le moment !
La parole bientôt, démontre, hautement,
Que c'est en festoyant que l'amitié se soude !

DEMEURE EN FETE DANS LES HAUTS PLATEAUX DE LA REGION DE TIARET

La lune ronde luit sur l'immense étendue !
Dans l'espace épuré, le silence total
Fige, vers l'infini, l'océan végétal,
Autour du voyageur dans sa nef éperdue !

Errant, que cherches-tu, sur l'immobile flot ?
Rien entre terre et ciel, ni bosquet, ni toiture !
Aucun signal dressé, ni phare, ni mâture !
Il te plaît de prétendre entrevoir un îlot !

x Or le mirage croît, s'impose, boit ta course !
Apparu, sur deux rangs, sous un grêle feuillage,
Un groupe d'amandiers te capte en son sillage !
Alors, de ton désir, naît le chant d'une source !

A toi, vient le vaisseau, que te livre la nuit,
Palais fantomatique, éclos au bord du vide,
Où brillent, pour répondre à ton espoir avide,
Une fenêtre, une autre, et puis mille, sans bruit !

Superbe est la demeure à la lumière astrale,
Avec ses pâles murs, sa terrasse à créneaux,
Ses lampes de couleur, sécurisants fanaux,
Du logis préparé pour la fête ancestrale !

Avance vers le seuil éloquemment ouvert !
Traverse le grand parc aux senteurs balsamiques !
Atteins la cour carrée aux vives céramiques,
Assieds-toi, trouve ici, le gîte et le couvert !

x Or le mirage croît, s'impose, boit ta course !
Apparus sur deux rangs, de grêles amandiers
Désignent le portail orné de grenadiers !
Alors de ton désir, naît le chant d'une source !

LES CHEVAUX DU MATIN

(Promenade matinale sur les monts de Tiaret)

Ils sont fougueux, légers, les chevaux du matin,
Que le jour triomphant lance, pleins d'énergie,
Vers les horizons bleus, sur la route élargie
Entre la porte ouverte et le ciel de satin !

Que parte à grand galop, la jaillissante course :
Enlevés par les traits des rayons lumineux,
Les intrépides vont, sans freins, ni mors, sans nœuds,
Humant à pleins naseaux, l'étincelante source !

Enivrés de fraîcheur, d'espace vif et clair,
Ils effleurent à peine, une échelle soyeuse !
Ils mènent leur assaut d'une ferveur joyeuse,
Avec, au front, le feu des messagers de l'air !

Sous les sabots ardents, luit le globe sans tige,
Irisé de pastels, moiré d'or et d'argent,
Capteur de l'infini dans son miroir changeant,
Aimanté par l'attrait d'un sublime vertige !

Irrepréhensible éclat, départ impétueux !
Sur un souffle divin fuse l'âme ravie,
Pour un chant de bonheur, pour un hymne à la vie,
Par les vierges chemins d'un jardin fastueux !

Passent les champs de blé, les montagnes sauvages,
Autour du fier vaisseau que des ailes d'azur
Emportent plus avant, d'un train rapide et sûr,
Au soleil flambant neuf des célestes rivages !

Ils sont fougueux, légers, les chevaux du matin,
Que le jour triomphant lance, pleins d'énergie,
Vers les horizons bleus, sur la route élargie
Entre la porte ouverte et le ciel de satin !

TLEMCEN... D'HIER... ET D'AUJOURD'HUI

Quel secret cachent donc ces grands remparts de pierre,
Habillés et parés de lourds manteaux de lierre ?

Echauguettes et tours, qui bravez les autans,
Que sont-ils devenus vos nobles combattants ?

Souverains de jadis, en votre forteresse,
Est resté le parfum d'une âme enchanteresse !

Intacts, sont conservés les magnifiques murs,
Sur lesquels sont inscrits des messages très sûrs !

Au commun des mortels, ne s'ouvre plus la porte :
Une école de guerre, ici, tient place forte !

Au soleil du matin, des pelouses, des fleurs,
Autour du noyau brun, scintillent les couleurs !

La ville d'aujourd'hui cerne de près l'enceinte,
Et ne peut oublier qu'elle fut cité sainte !

Une mosquée ancienne et son fin minaret
Livrent le ciel sans voile au promeneur discret !

Voici des frontons clairs, recouverts d'arabesques,
Un autre toit de Dieu, des colonnes, des fresques !

Enfin, dans le soir doux, quand s'allument les feux,
Des logis accueillants satisfont tous les vœux !

L'HÔTEL DES ZIAMIDES A TLEMCEN

Apparu tout à coup, dans le velours du soir,
Quel est ce bâtiment, fier de ses cinq étages,
Edifice géant, magnifique ostensor,
Que maintiennent au sol, d'invisibles cordages ?

Incroyable navire aux agrès lumineux,
Le voici, suspendu sur des flots immobiles,
Entre deux infinis, néants vertigineux,
Par de magiques doigts, légers, furtifs, habiles !

Autour du vaisseau clair, l'immense nuit se taît !
Du ciel, palpite l'or d'une pluie épandue !
Le temple illuminé qui vogue sous le dais,
S'ouvre en grand, pour l'accueil, au sein de l'étendue !

O voyageur ! pour toi, le palais somptueux,
Vibre dans son ampleur, s'émeut jusqu'à son faite,
Afin de te donner, sous le toit fastueux,
La pause d'un jour saint, l'ivresse de la fête !

Entre les fûts jaillis, les voûtes, les arceaux,
Se suivent les salons, merveilleuses caïques :
Un sol de marbre blanc porte haut les berceaux
Qu'environnent des murs garnis de mosaïques !

Enorme baldaquin pour domaine abyssal,
Une charpente en bois, carène renversée,
Abrite le séjour, éclatant, colossal
D'une arène joyeuse où la table est dressée !

Amis très chers, merci ! pour le chant chaleureux,
Pour le parfait accord, sur une onde bénie !
A jamais restera, de ce voyage heureux,
Un rêve de beauté, de divine harmonie !

DE LA PLAINE AUX MONTAGNES

(Hauts Plateaux dans la région de Sétif)

Devant ton char léger, la route souveraine,
Avance en déployant d'immenses champs de blé !
Droit, dans l'ample toison, la somptueuse traîne,
Etale son ruban, jusqu'au ciel, déroulé !

Des vapeurs en flocons, de la voûte azurée,
Balancent des pavois de fin tissu neigeux,
Par dessus le parcours de la plaine dorée,
Que pâtinent de brun, les rideaux nuageux !

Le cortège attentif à d'invisibles foules,
En silence, parvient, par de mauves gradins,
Grâce au seuil élargi devant les blondes houles,
A des remparts rocheux cernés de verts jardins !

Que viens-tu donc chercher, dans le soir de pervenche,
En ces sauvages lieux, du bout de l'horizon ?
L'indicible secret, qui, des cimes, s'épanche,
Emeut ton humble cœur, d'où fuse une oraison !

Regarde vers les cieus, du haut de la montagne,
Afin de mieux cueillir le message divin !
L'Etoile du Berger, ta brillante compagne,
Annonce que ce jour va bientôt prendre fin !

VILLES DU MAZAB

Villes blanches du M'zab, efflorescences drues,
Epillets sur pitons, pétales encastrés,
Pyramidaux élans, de murs droits et lustrés,
Vous serrez vos maisons, sans boulevards, sans rues !

Vous émergez toujours d'un épais fleuve vert,
De la dense toison d'une ample palmeraie,
Qui défend, des intrus, vos demeures de craie,
Le long d'un large oued, dieu de votre univers !

L'édifice construit brave le temps qui passe !
Eblouissant signal de votre activité,
L'immobile vaisseau, jailli dans la clarté,
Dirige vers le ciel, sa vergue en plein espace !

Il porte votre cœur, l'élégant minaret,
D'où, cinq fois dans le jour, s'envolent des prières !
A l'abri des remparts, sans tours ni meurtrières,
Il vous plaît d'enfouir un ancestral secret !

GHARDAÏA

Ghardaïa, cœur du Mzab, qui bat d'un rythme sûr,
Enorme pigne blanche aux écailles serrées,
Demeures sans regards, aux lignes épurées,
Ton noble minaret s'élançe en plein azur !

La voix du muezzin', exacte, rituelle,
Au cours du jour, cinq fois, pour la gloire de Dieu,
S'envole par les airs et rappelle en tout lieu,
Du misérable humain, la soif spirituelle !

O ville du désert, merveilleuse cité,
Dans tes ruelles d'ombre, éclôt un doux mystère !
Entre tes murs, se garde une paix salutaire,
Offerte au promeneur, dans la félicité !

De la base au sommet, tes maisons à terrasses,
Escamotent leurs seuils, le long des escaliers !
Des ânes trottinants, qui font halte aux paliers,
Impriment, dans le sol, de fugitives traces !

A tes pieds, court l'oued, vide ou plein, vif ou lent,
Dans le riche manchon de l'ample palmeraie,
Ame de l'oasis, où point ne croît l'ivraie,
Où vit le peuple ailé d'un royaume opulent !

Les palmes, de leur toit, garni de lampadaires,
A longs doigts de lumière, abritent les vergers,
Qui, d'ombre et de soleil, couvrent les potagers,
Que parcourent sans peur, mulets et dromadaires !

Entre les troncs rugueux, se carrent des logis,
Résidences d'été pour de calmes vacances,
Alors que glisse une onde aux tendres éloquénçes,
Au gré du réseau clair des ruisseaux assagis !

Sur un grand arc, s'étend ta métropole active,
Avec ses magasins, ses marchands, ses couleurs,
Ses hôtels somptueux, ses jardins pleins de fleurs,
Ses arcades, ses cours, ^{où va} la foule ^{hâtive} !
que captive

A toute heure, pourtant, lumineuse cité,
La mosquée à fût blanc, d'un signal, te protège !
Au moment de prier, tes hommes en cortège,
Escaladent tes flancs dans la sérénité !

LE « BILLARD » DE BOU-SAÂDA

Ayant subi, du vent, la menace assidue,
Au cours des jours, des ans, des siècles écoulés,
Les monts sauvages, fiers, d'une fuite éperdue,
Offrent les traits précis, finement modelés !

La chaîne, sous le ciel, de son rempart, protège,
Une calme oasis, dite « Bou-Saâda » !
La ville, dans les plis du somptueux cortège,
Emerge à l'horizon, des sables réséda !

Minarets, dômes clairs, cubiques murs de craie,
Aux rives de l'oued, accrochent des blancheurs,
Dans les jardins feuillus de l'ample palmeraie,
Qui distillent, dans l'air, de subtiles fraîcheurs !

Quelle fête conduit la montagne pervenche,
Au gré des étendards d'un majestueux train ?
Au-dessus du convoi, le ciel entier s'épanche,
Afin que respplendisse un mage souverain !

Dans son large manteau, sous sa mitre carrée,
Se dresse le « billard », altier, dominateur,
Insolite relief, immense tour parée
De désert, de soleil d'espace incantateur !

Pour parvenir au front du sphinx inimitable,
Avance à pas comptés vers la haute paroi,
Qu'il te plaît de franchir pour atteindre la table,
Après avoir vaincu ton viscéral effroi !

Dalles, stèles, foyers, témoins énigmatiques,
A tes regards surpris, sous tes prudentes mains,
Surgissent pour parler de constructeurs antiques,
Hôtes, Berbères purs ou voyageurs romains !

Sais-tu bien ce que dit le vieux temps vénérable ?
Ecoute la leçon qui jaillit du passé !
L'homme, par son travail, est maître invulnérable,
Et le meilleur de lui n'est jamais effacé !

A L'HÔTEL EL CAÏD »

Après le long parcours, aride, montagneux,
Voici « Bou-Saâda », dans l'heureuse vallée !
A l'« Hôtel El Caïd », au fronton lumineux,
Pénètre, voyageur, pour une pause ailée !

La salle de séjour est un jaillissement
De colonnes portant des voûtes ogivales !
Immense, et, tout le jour, ouverte au firmament,
Elle accueille l'errant, les troupes triomphales !

Au sein de l'oasis, asile de fraîcheur,
La demeure offre à tous, la paix des heures calmes !
Aux murs, dont resplendit la vivante blancheur,
S'inscrit en signes clairs, l'ombre des vertes palmes !

Admire en ce palais, qui parle d'Aladin,
Marbre blanc, bois verni, faïences émaillées !
Atteins, pour découvrir les charmes du jardin,
L'escalier qui se perd sous les bougainvillées !

Egare-toi, veux-tu, dans les chemins ombreux,
Parmi d'épais buissons, des massifs de cactées !
Ici, l'eau vive court, en ruisselets nombreux,
Nés, merveilleusement, de sources non captées !

O trésors du désert ! Faste bienfait du Ciel !
Miracle permanent dont luit la palmeraie,
Où le soleil ami, dans les fruits, devient miel,
Où le Sage possède une richesse vraie !

JARDINS DE LA PALMERAIE

Hommes du grand désert, jaloux d'un pur savoir,
Gardiens inféodés des trésors de la terre,
Au sein de vos jardins, se révèle un mystère,
Au voyageur ami que séduit un pouvoir !

Votre maîtresse est l'eau ! C'est elle qui vous capte !
Elle dicte sa loi, de durs impératifs :
Il lui faut des canaux, des gués alternatifs,
Fin travail, pour lequel, le M'zabite est seul, apte !

Entre les palmiers-rois, tous les arbres fruitiers,
Mirent dans le flot clair, leur opulent feuillage,
Au long des caniveaux, dont suivent le sillage,
A petits pas précis, de fantasques sentiers !

Parure du sol brun, la plante potagère,
Etalée en damiers, vigoureux, chatoyants,
Présente à bout de bras, des légumes brillants :
Jardinier, cueille-les, d'une main très légère !

Par milliers, les oiseaux, chantent la volupté !
Dans cet Eden, Ami, viens faire promenade,
Afin de savourer l'orange et la grenade,
Et de prendre, à l'instant, son goût d'éternité !

PAUSE DANS LES DUNES

Le vent sculpte, polit, le sable, grain par grain !
Les dunes lisses vont, soyeuses, mordorées !
Des voiles d'ambre clair et des ombres moirées,
Se subliment sans bruit, sous le grand ciel d'airain !

Le cortège léger, flotte fantômatique,
Expose aux derniers feux, sa dérive d'or blond,
Vogue dans l'infini, s'étire tout en long,
Vers l'inaudible appel de l'astre énigmatique !

Absorbé, le brasier, verse dans le néant :
L'univers, en tremblant, chavire dans l'espace !
Une invisible main, sur un souffle qui passe,
Epande calme et douceur sur le convoi géant !

L'inépuisable mer, se taît, pâle, discrète !
Impalpable, s'étend la grisaille du soir,
Que cisèle à loisir un divin polissoir,
Dont le trait sûr, précis, file de crête en crête !

Émerge à l'autre bord, la lune au disque plein,
Dans un jaillissement de lumière argentée !
L'immobile splendeur de la sphère aimantée,
Extatiquement boit le silence opalin !

Les heures de la nuit tissent l'âme éternelle :
À l'aube, restera, dans le creux de la main,
Une rose en bouton, pour éclore en chemin,
Source de sage paix, vibrante sur une aile !

LES EUCALYPTUS DU DESERT

Les grands eucalyptus, d'un écran de feuillage,
Orient le ciel uni que fige la chaleur,
Juste au-dessus de l'eau, qu'un insecte frôle
Émeut secrètement d'un fugitif sillage !

O superbes géants, vaisseaux d'immensité,
Dont la blanche ramure étirent le vaste espace,
En offrant le refuge au bel oiseau qui passe,
Il vous sied de filtrer la céleste clarté !

Contre les vents brûlants, les ouragans de sable,
Invincible, se tend, le tissu végétal
Des feuilles d'argent vert, dans un effort total
De la sève qui fuse, ardente, intarissable !

Incroyable trésor, que garde en profondeur,
La terre du désert, généreuse et tranquille,
Un suc vivant s'élève et l'arbre le distille,
Encensoir éclatant de balsamique odeur !

Majestueusement, les souples draperies
Ondulent jusqu'au sol, et, dans un clair frisson,
Retiennent la lumière au gré d'une chanson
Qui berce en prodiguant de douces rêveries !

SOLEIL COUCHANT, DANS LE DESERT

Le désert hérissé de reliets fantastiques,
Étale sa splendeur jusqu'au globe de feu,
Que happe l'horizon, dans ses bords magnétiques !
O promeneur troublé, formule vite un vœu !

L'or fauve, sur les monts, se fige par coulées !
Des voiles d'ambre clair, s'élèvent lentement,
Pour parer l'univers, d'écharpes enroulées,
Qui captent, dans leur plis, le bleu du firmament !

S'effacent les remparts, les tours, les citadelles,
Uniformément bus par la brume de nuit !
Inlassablement court la route sans ridelles,
A l'assaut d'un lointain qui s'abîme sans bruit !

Tourne le globe nu sur sa courbe agrandie !
L'hémisphère du ciel, sur la terre, est posé !
L'espace, dans l'instant, dans sa coupe arrondie,
Sur ses parois, retient un jour opalisé !

La planète s'éteint dans la pénombre grise !
Endors-toi, voyageur ! Accepte le destin,
Que t'offre un rêve doux, sur l'aile de la brise,
Avant de te livrer le lumineux matin !

TAMANRASSET

Tamanrasset ! Oh ! Tam ! Ville de l'Espérance,
Il fait bon dans tes murs de sable ocre foncé !
L'homme bleu, le targui, doucement balancé,
Va sur son dromadaire, au gré de son errance !

Il traverse, à longs pas, la tranquille cité,
Puis gagne le désert, sur sa fière monture :
Il se dresse en plein ciel, haute nef sans mâture,
Et disparaît au loin, bu par l'immensité !

Restent les commerçants dans leurs sages boutiques,
Un lent flot de passants, de calmes citadins,
Des oiseaux, des enfants mêlés dans les jardins,
Des jeunes gens rêveurs, flânant sous les portiques !

Une femme, parfois, sans bruit, longe un trottoir,
S'arrête sous un porche et demeure inconnue,
Quand, de son voile blanc, s'échappé une main nue,
Qui, discrète, rapide, effleure le heurtoir !

Hommes noirs, hommes blancs, tous ont la politesse,
Un regard chaleureux, le geste fraternel !
Aimant à fréquenter, chaque jour, l'Eternel,
Ils ont, pour tous, l'accueil, toujours avec justesse !

En ces lieux, se distille, un philtre de bonheur !
Près de l'oued sableux, sous les toits tutélaires,
Entre les tamaris, plusieurs fois séculaires,
Une intense oraison monte vers le Seigneur !

Au sommet des monts nus, dominant à la ronde,
Un saint ermite fut, jadis réconforté !
Emu, mon cœur l'entend, par les airs, emporté,
Sur les ailes d'azur d'une fidèle aronde !

L'ASCENSION DE L'ASSEKREM A TAMANRASSET

Elle monte en peinant, la piste courageuse,
A l'assaut d'un sommet qui porte un ciel de feu !
Dans les basaltes noirs, pour accomplir un vœu,
Progresses lentement la troupe voyageuse !

Ils vont, les pèlerins, muets, lourds, accablés,
Minuscules fourmis, sur le flanc désertique !
Alentour, sans égards, l'univers chaotique
Etend ses blocs, ses rocs, ses pitons désolés !

Faut-il continuer l'escalade mortelle ?
Existe-t-il un terme au terrible chemin
Qui s'élève, plus dur, plus hostile, inhumain ?
La sente caillouteuse, à l'enfer, mène-t-elle ?

Où vas-tu, pauvre errant, parmi les éboulis ?
Ne crains-tu pas d'atteindre, au centre de la terre,
Un royaume de soufre au parfum délétère,
Où te perdre à jamais dans les temps abolis ?

Voici pourtant le but de ta marche démente :
Ose lever les yeux, vers le palier, plus haut,
Capte le souffle d'air, déjà beaucoup moins chaud !
Bientôt s'assouvira la soif qui te tourmente !

Entre dans le refuge et bois tout ton soûl, bois
L'eau fraîche que te sert une main fraternelle !
Un Esprit bienfaisant te frôle de son aile :
A toi, l'espace clair, la terre est belle, vois !

Grisante immensité ! Silence et Solitude !
A l'ermitage saint, ton œil mouillé de pleurs,
Embrasse un océan de formes, de couleurs,
Et ton cœur atteint Dieu, dans la béatitude !

INFINI

A l'infini, s'étend, la terre sèche et nue :
Dans un cercle parfait, la ligne d'horizon,
Limite le sol brun de l'arène grenue,
Sous l'idéal azur qu'aspire une oraison !

Du souverain désert, monte une chaude haleine :
Un sûr parfum de paix sublime l'être humain !
Passé, présent, futur, bus par l'immense plaine,
Atteignent l'Eternel par un vide chemin !

L'immobile univers, au gouffre du silence,
Engloutit le flux vain de l'âme qui s'endort !
Du néant tentateur, dans une somnolence,
Arrive, sur sa nef, le passeur aux traits d'or !

Dans un vertige blanc, le dieu vapoureux glisse :
Hors l'espace et le temps, vogue un rêve charmeur !
Vers un mirage flou, sur une pente lisse,
Accepte le départ, ô tranquille dormeur !

DERISOIRE DORMEUR

La route coupe droit les hauts plateaux déserts !
La ligne d'horizon, par une courbe lisse,
Unit la terre au ciel : un car infime glisse,
Happé par un appel issu de par les airs !

Dans l'espace évidé, le frêle esquif s'élançe,
Egaré sans merci dans l'immense univers !
Le globe d'ocre brun se déroule à l'envers,
Sur l'impalpable flot d'un cristallin silence !

Où vas-tu, voyageur, par ce long cours uni,
Qui te porte en avant, te vêt de solitude,
Offre à ton cœur, la paix, dans la béatitude,
Et, d'un tranquille envol, te livre à l'infini ?

Dans les temps abolis, que vogue la nacelle,
Au gré d'un clair soleil au goût d'éternité !
Dérivoire dormeur, perds ton identité,
Plonge aux abîmes d'or de l'âme universelle !

- RENCONTRE -

L'immense disque brun, visage de la terre,
Autour de toi, s'étend, dérisoire passant !
Droit, sous les cieus pâlis du jour opalescent,
Quel appel entends-tu, voyageur solitaire ?

Issu l'on ne sait d'où, vers un but inconnu,
Tu diriges tes pas sur la vaste écritoire,
Au gré d'un calme instinct, profond, divinatoire,
Inégalable don, du Ciel, au désert nu !

Ton ample burnous blanc, noblement te dessine :
Il est ton vêtement, ton abri, ta maison !
Il te détache en clair sur le vide horizon !
D'un mirage lointain, le charme te fascine !

O toi, dont le regard reflète l'Eternel,
Près de toi, laisse-moi, sur la route infinie,
Goûter la pure paix, qui, sous la voûte unie,
Orne les fronts humains, du galbe originel !

Sur l'aile de la nuit, se dissipe ton ombre !
Ai-je donc côtoyé l'âme de l'univers ?
Sur le divin secret, que mon cœur reste ouvert,
Dans l'ineffable éclat des astres en grand nombre !

A bord d'un frêle esquif, palpite un feu vermeil !
Sur l'immobile flot de la béatitude,
Irrésistible, croît, l'insigne certitude,
Au sein de l'arche d'or du bienfaisant sommeil !

EN S'ÉLOIGNANT D'ALGER

Très chère El-Djézaïr, à grand regret, je pars !
Le vaisseau qui m'arrache à tes rives heureuses,
Happe encor, en plein vent, des ondes chaleureuses,
Et des parfums connus, tout à l'entour, épars !

Je cherche encor, des yeux, sur ta blanche couronne,
Un belvédère, un parc, une douce maison !
Des tout premiers bonheurs, l'innocente saison
Renaît avec éclat d'un appel qui claironne !

Inéluctablement se détache du bord,
L'énorme paquebot dont la blancheur éclate
Au soleil amical, et mon cœur se dilate
A voir se dessiner la courbure du port !

Les bâtiments bordés d'arcades régulières,
Ont, sur l'arc de la baie, un regard dominant !
Le long du boulevard, un ange rayonnant
Recommence, pour moi, les courses familières !

Ample, s'ouvre à la mer, un cercle de côtes
Qui pare de ses bois, la ville éblouissante !
Un palais magnifique, une tour jaillissante,
Érigés en plein ciel, contemplant les bateaux !

Un dôme, une coupole, un minaret qui rêve,
Entre les îlots verts des squares, des jardins,
Les terrasses, les toits, disposés en gradins,
Tout cela m'est offert, dans une ultime trêve !

A toi, je reviendrai, merveilleuse cité !
Il me faut boire encor l'or vif de ta lumière,
Au séjour bienheureux de la source première
Où l'instant, pour moi, capte, un goût d'Éternité !

TABLE DES MATIÈRES

L'Appel du Pays.....	7
A la Fontaine.....	8
Oh ! le Bonheur.....	9
Une ère de Bonheur.....	10
Le Jasmin de la maison maternelle.....	11
Des Clochers et des Minarets.....	12
Jusqu'à la claire source.....	13
Pour retrouver l'Enfant.....	14
Les Saintes messagères.....	15
La vaillante Zohra.....	16
La vieille servante.....	17
l'Orangerie.....	18
Jour de repos dans la ville.....	19
Le site de Tipaza.....	20
Un port Romain d'Afrique.....	21
A Tipaza la Romaine.....	22
Les villes du Passé.....	23
Les villes de la Mitidja.....	24
Ramadan.....	25
Repas de Ramadan.....	26
Repas de Fête dans les hauts plateaux Algériens.....	27
Demeure en Fête.....	28
Les chevaux du matin.....	29
Tlemcen.. d'hier... et d'aujourd'hui.....	30
L'Hôtel des Ziamides à Tlemcen.....	31
De la Plaine aux Montagnes.....	32
Villes du Mزاب.....	33
Gharâia.....	34
Le « Billard » de Bou-Saâda.....	35
A l'Hôtel « El-Caïd ».....	36
Jardins de la Palmeraie.....	37
Pause dans les dunes.....	38
Les Eucalyptus du Désert.....	39
Soleil couchant dans le Désert.....	40
Tamanrasset.....	41
L'ascension de l'Assekrem à Tamanrasset.....	42
Infini.....	43
Dérisoire Dormeur.....	44
Rencontre.....	45
En s'éloignant d'Alger.....	46

Achévé d'imprimer
le 3 octobre 1987
Imprimere E.C.M. - Alès
Tous Droits Réservés - Dépôt Légal 4^e T. 1987

